



K. A. TUCKER

**IL SUFFIT
D'UN MENSONGE**

roman

**IL SUFFIT
D'UN MENSONGE**

Infographie : Chantal Landry
Correction : Caroline Hugny

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF:
Pour le Canada et les États-Unis:
MESSAGERIES ADP inc.*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

Données de catalogage disponibles auprès de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

05-15

© 2013, K. A. Tucker

Traduction française :

© 2015, Hugo et Compagnie

Pour le Québec :

© 2015, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.
(Montréal, Québec)

L'ouvrage original a été publié par Atria,
une division de Simon & Schuster, Inc.
sous le titre *One Tiny Lie*.

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2015
Bibliothèque et Archives nationales du
Québec

ISBN 978-2-7619-4232-4

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion
SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de
développement des entreprises culturelles du
Québec pour son programme d'édition.



**Conseil des Arts
du Canada** **Canada Council
for the Arts**

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de
l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouverne-
ment du Canada par l'entremise du Fonds du livre
du Canada pour nos activités d'édition.

K. A. TUCKER

**IL SUFFIT
D'UN MENSONGE**

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR LUCIE MARCUSSE



Une société de Québecor Média

*À Lia et Sadie,
vos vies vous appartiennent.*

*À Paul,
un père et un mari aux petits soins.*

*À Stacey,
un agent hors pair.*

Alors je tourne les talons.

Et je laisse derrière moi ces voix, ces cris, toutes ces désillusions.

Je laisse derrière moi mes trahisons, mes erreurs et mes regrets.

*Je laisse derrière moi tout ce qui, dit-on, me définit et que je ne
parviens pas à devenir.*

Car tout n'est que mensonge.

Chapitre 1

TROP PARFAITE

Juin

— Livie, je crois que tu es complètement à côté de la plaque.

Des morceaux de cheesecake jaillissent de ma bouche et viennent s'écraser contre la rambarde en verre de la terrasse. Je suis en train de m'étouffer avec mon gâteau. Ma sœur a un sens de l'humour particulier.

— Ce n'est pas drôle, Kacey.

— Tu as raison, ça ne l'est pas.

La façon dont elle affirme ça – d'un ton doux et calme – provoque en moi une drôle de sensation qui se propage dans mon ventre. Tout en essuyant les bouts de cheesecake collés à mes lèvres, je me tourne vers elle et cherche son regard pour essayer de comprendre. En vain.

— Tu n'es pas sérieuse ?

— Aussi sérieuse qu'un pape.

Une bouffée de panique me serre la gorge.

— Tu n'es pas à nouveau sous l'influence de drogues, j'espère ?

Elle me répond par un regard noir.

Je n'y crois pourtant pas. Je me penche vers elle et scrute son visage, à la recherche de signes – pupilles dilatées, blanc de l'œil injecté de sang – toutes les caractéristiques des camés que je sais reconnaître depuis mes douze ans. Mais là, rien. Deux yeux d'un bleu extrêmement clair qui me fixent. J'émet un léger soupir de soulagement. Au moins, nous ne revivons pas les frasques du passé.

Je me mets à rire nerveusement, sans savoir quoi répondre, et je tente de gagner du temps en avalant une autre bouchée de gâteau. Or, le goût du moka est maintenant trop amer et la texture grumeleuse. Je dois me forcer à avaler.

— Tu es trop parfaite, Livie. Tout ce que tu fais, tout ce que tu dis. Tu ne commets jamais d'erreurs. Si quelqu'un te mettait une baffé, tu serais capable de t'excuser. Je n'arrive pas à croire que tu ne me colles pas ton poing dans la gueule, parfois, en réaction aux choses que je te dis. On dirait que tu es incapable de t'énerver. La fille cachée de mère Teresa et de Gandhi. Tu es...

Elle marque une pause, comme si elle cherchait le bon mot. Elle finit par s'exclamer :

— Tu es trop parfaite, putain !

Je grimace. Kacey lance ce genre de bombes à tout-va, comme d'autres lancent des pièces dans les fontaines. Ça fait des années que j'y suis habituée, et pourtant, aujourd'hui, chacune de ses phrases m'atteint comme un coup de poing dans la figure.

— Un jour ou l'autre, tu vas craquer et tu vas me faire un coup à la Amélia Dyer.

— De qui tu parles ?

Je fronce les sourcils tout en jouant avec ma langue dans ma bouche pour décrocher les derniers morceaux farineux du gâteau collés à mon palais.

— Oh, tu sais, cette Londonienne qui a tué des centaines de bébés... rétorque-t-elle en secouant nonchalamment la main.

— Kacey!

Je la fusille du regard.

Elle lève les yeux au ciel et marmonne :

— Bref, ce n'est pas le sujet de notre discussion. Le vrai sujet, c'est que Stayner a accepté de te parler.

Tout ceci devient de plus en plus ridicule. Je bafouille :

— Quoi? Mais... Je... Mais... Le docteur Stayner?

Son thérapeute? Mes mains se mettent à trembler. Je dépose l'assiette sur la table avant qu'elle ne tombe. Je pensais vraiment que c'était par pure gentillesse que Kacey m'avait tendu cette part de cheesecake en me proposant d'admirer le coucher du soleil depuis notre terrasse. À présent, je comprends qu'elle avait une idée derrière la tête.

— Mais, Kacey, je ne suis pas atteinte de stress post-traumatique.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Alors, pourquoi tu fais ça?

Elle ne me donne aucune explication. Elle préfère me faire culpabiliser.

— Tu dois me rendre la pareille, dit-elle d'un ton monocorde. Lorsque tu m'as demandé, il y a trois ans, de me faire hospitaliser pour cette thérapie, je l'ai fait. Pour toi. Je ne voulais pas, mais...

— Mais *toi*, tu en avais *besoin*! Tu étais une épave!

C'est un doux euphémisme. L'accident de voiture qui a tué nos parents – causé il y a sept ans par un chauffard imbibé d'alcool – a poussé Kacey dans une spirale infernale, lui faisant toucher le fond : un brouillard de drogues, d'aventures d'un soir et de violence. Et il y a trois ans, j'étais persuadée que j'allais la perdre tellement elle allait mal.

Mais le docteur Stayner l'a ramenée à la vie.

— Certes, j'en avais besoin, avoue-t-elle en pinçant les lèvres, et je ne te demande pas de te faire hospitaliser. Je te

demande juste de répondre aux appels de Stayner. C'est tout. Fais-le pour moi, Livie.

Tout ça est complètement absurde – même carrément insensé – et pourtant, à la façon dont Kacey crisper ses poings le long de son corps et mordille sa lèvre inférieure, je comprends qu'elle n'est plus en train de plaisanter. Elle se fait vraiment du souci pour moi. Je me tais et change de position pour regarder les derniers rayons du soleil qui dansent sur l'océan. Je prends le temps de réfléchir.

Qu'est-ce que le docteur Stayner pourrait bien avoir à me dire ? Je suis une élève brillante, prête à rentrer à l'université de Princeton. Une fois mon bac terminé, je suis décidée à poursuivre en médecine. J'adore les enfants, les animaux et les personnes âgées. Je n'ai jamais ressenti le besoin d'arracher les ailes des insectes ou de les faire griller à l'aide d'une loupe. Bon, il est vrai que je n'aime pas attirer l'attention et que j'ai tendance à transpirer abondamment lorsque je suis entourée de garçons séduisants. Je risque probablement de faire un AVC le jour de mon premier rencard, à moins que je me noie dans une mare de transpiration avant même qu'un garçon n'ait eu le temps de me proposer un rendez-vous.

Je suis donc loin de devenir la prochaine *serial killer*. Mais j'apprécie et respecte le Docteur Stayner, malgré ses bizarreries. Lui parler n'aurait rien de désagréable. Une simple et brève conversation...

— Un appel ne me fera pas de mal, je marmonne, puis j'ajoute : mais ensuite, il faudra qu'on parle de ton projet de bac en psychologie. Si tu fais un mauvais diagnostic en ce qui me concerne, alors je vais me mettre à douter de tes chances de succès dans ce domaine.

Soulagée, Kacey s'allonge sur sa chaise longue, ses épaules se décontractent et un sourire satisfait se dessine sur ses lèvres.

Je sais que j'ai pris la bonne décision.

Septembre

Dans la vie, il arrive parfois qu'on prenne une décision et, qu'ensuite, on la remette en question. Ce n'est pas vraiment qu'on regrette. On sait que l'on a *vraisemblablement* fait le bon choix et que l'on en tirera *probablement* profit. On passe cependant beaucoup de temps à se poser cette question : « Mais qu'est-ce que j'ai foutu ? »

Je me demande encore pourquoi j'ai accepté cet appel. Je me le demande tous les jours. Surtout en cet instant précis.

— Mais je ne suis pas en train de te conseiller de faire une vidéo pour Marc Dorcel, Livie.

Il affirme cela de ce ton doux et autoritaire qu'il utilise quand il veut mettre habilement la pression.

— Qu'est-ce que j'en sais ? Il y a trois mois, vous m'avez suggéré de parler à un orang-outan.

Incroyable mais vrai.

— Trois mois, déjà ? Comment va ce bon vieux Jimmy ?

Je me tais, inspire profondément pour ne pas exploser et dire des choses que je regretterais.

— Non, ce n'est pas le moment, docteur Stayner.

Vraiment pas. Le soleil brille, il fait chaud et je traîne ma valise rose, un cactus dans les bras, à travers un cadre très pittoresque, en direction de mon dortoir, tout comme des centaines d'autres étudiants et leurs parents nerveux. C'est la rentrée et je suis à deux doigts de vomir, conséquence d'un trajet mouvementé en avion. Je ne suis vraiment pas disposée à répondre à un nouvel appel « tactique d'agent infiltré » du docteur Stayner.

Et pourtant, me voici pendue au téléphone avec lui.

— C'est sûr, ce n'est probablement pas le moment. Tu aurais pu modifier la date de ton entretien avec moi, sachant

que tu allais être dans l'avion pour le New Jersey ce matin. Mais tu ne l'as pas fait, souligne calmement Stayner.

J'examine les alentours pour m'assurer que personne ne peut entendre cette conversation, mes épaules se voûtent quand je lui lance, en susurrant :

— Je n'ai rien à modifier du tout puisque je ne fais pas une thérapie.

Bon, ce n'est pas tout à fait vrai. Dès le lendemain de cette agréable soirée de juin au cours de laquelle ma sœur m'a tendu une embuscade, armée d'une part de cheesecake, le docteur Stayner m'a appelée. Fidèle à lui-même, ses premiers mots n'ont pas été « Bonjour » ou « Ça me fait plaisir de te parler ». Il s'est contenté de lâcher : « On me dit que tu es une vraie bombe à retardement. »

Le reste de la conversation s'est déroulé sans heurts, nous avons discuté de mon irréprochable plan d'études et de carrière, de ma carence en relations amoureuses, de mes espoirs, de mes rêves et de mes projets pour l'avenir. Nous avons un peu parlé de mes parents, mais il ne s'est pas attardé sur le sujet.

Après avoir raccroché, je me souviens d'avoir souri, persuadée qu'il dirait à Kacey que j'allais bien, que je mène une vie équilibrée et qu'elle peut donc poursuivre ailleurs sa chasse aux sorcières psychologiquement instables.

Le samedi suivant, j'étais donc plus que surprise lorsque le même numéro de Chicago s'est affiché sur mon téléphone, à dix heures pétantes. Or, j'ai décroché. Et depuis ce jour, je décroche à chacun de ses appels, tous les samedis à dix heures. Pour le moment, pas de facture, ni de dossier médical, ni même de bureau de psychiatre à l'horizon. Nous avons tous les deux esquivé le mot « thérapie ». Nous ne l'avions jamais utilisé avant cette conversation. C'est peut-être la raison pour laquelle je refuse d'accepter qui est vraiment le docteur Stayner.

Mon thérapeute.

— D'accord, Livie. Je te laisse tranquille. On reprendra notre *conversation* samedi prochain.

Je lève les yeux au ciel, cependant je ne dis rien. À quoi bon? J'aurais plus de succès à faire avancer un âne dans un champ de carottes.

— Promets-moi de boire un shooter de tequila. De faire du breakdance. Bref, adonne-toi à ce que vous, les jeunes, faites de nos jours pour votre semaine d'intégration. Ça te fera du bien.

— Sérieusement, vous êtes en train de me recommander de boire et de faire la fête?

À partir de son deuxième appel, il est devenu clair que le docteur Stayner avait décidé de se lancer dans le « traitement » de ma timidité malade grâce à des devoirs hebdomadaires absurdes, souvent embarrassants mais, en fin de compte, inoffensifs. Il ne m'a jamais donné d'explications sur ce qu'il faisait. Il s'attend simplement à ce que j'obtempère.

D'ailleurs, j'obtempère toujours.

C'est peut-être pour cette raison que je devrais faire une thérapie.

La chose la plus étonnante, c'est que ça a marché. Ces trois mois de missions insensées ont en fait réussi à m'apaiser dès que je suis entourée de gens, à libérer mes pensées les plus intimes et à m'armer de confiance, si bien que je ne me mets plus à transpirer maladivement dès qu'un homme séduisant entre dans la pièce où je me trouve.

— J'ai dit de la tequila, Livie, pas de la coke... Bien sûr, je ne te *recommande* pas de boire de la tequila, parce que tu n'as que dix-huit ans et que je suis médecin. Ce serait totalement contraire à la déontologie. Je te conseille juste de sortir et de *t'amuser!*

Je soupire, résignée, mais je finis par sourire en disant :

— Vous savez, j'étais normale *avant*. J'ai l'impression que c'est *vous* qui m'avez transformée en cas psychiatrique.

Il éclate de rire dans mes oreilles.

— Être normal, c'est l'ennui total. La tequila, Livie! Elle fait voir des papillons sur les tapisseries. Peut-être même que tu vas rencontrer (il marque une pause pour ajouter un effet dramatique) un garçon!

— Je dois raccrocher, dis-je en me sentant rougir à mesure que je gravis les marches du hall de la résidence, qui ressemble un peu à Poudlard.

— Allez, file! Passe des moments inoubliables. C'est un jour heureux! Une victoire!

La voix du docteur Stayner perd son ton espiègle, elle est soudain plus grave.

— Tu peux être fière de toi.

J'esquisse un sourire et apprécie ce moment de sérieux.

— Je suis fière, docteur Stayner. Mais... merci.

Il ne prononce pas les mots, mais je les entends quand même. *Ton père serait fier de toi.*

— N'oublie pas de...

Le ton espiègle a fait son retour. Je lève les yeux au ciel.

— C'est bon, j'ai compris. Je vais me lâcher. En tout cas, je vais faire de mon mieux.

Je l'entends pouffer de rire au moment où j'appuie sur le bouton « Raccrocher ».

Chapitre 2

JELL-O SHOTS

C'est, à quelques détails près, ce que Cendrillon aurait ressenti.

Si, au lieu de tourner avec grâce sur la piste de danse de la salle royale, elle s'était retrouvée à une fête étudiante, appuyée contre un mur à l'intérieur d'une maison, bousculée de tous côtés par des gens ivres.

Et si, au lieu de fasciner tout le monde avec sa robe de bal glamour, elle passait son temps à tirer sur sa toge pour s'assurer qu'aucune partie intime de son corps n'est à découvert.

Et si elle avait, à la place d'une marraine fée qui exauce le moindre de ses vœux, une grande sœur pénible qui la force à gober des shooters d'alcool en gelée.

Je suis vraiment comme Cendrillon.

— On ne revient pas sur un marché! me hurle Kacey par-dessus la musique du DJ, en me tendant un petit verre en plastique.

Je l'accepte sans dire un mot et renverse la tête pour laisser glisser la substance gluante orange dans ma gorge. En fait, j'aime bien ça. J'adore même. Bien sûr, je ne l'admettrais pas devant ma sœur. Je lui en veux encore de son chantage pour faire de ma première soirée à l'université ma première

beuverie. C'était ça ou la laisser déambuler dans la résidence vêtue d'un t-shirt avec ma tête imprimée dessus et un slogan : « Libérez la libido de Livie ». Elle était tout à fait sérieuse puisqu'elle a même fait imprimer le t-shirt.

— Arrête de râler, Livie. Reconnais qu'on s'amuse bien, hurle Kacey en me tendant deux shooters de plus, même si on doit être habillées de draps... Non mais franchement, ce n'est plus d'actualité, les soirées toge!

Elle continue à parler, mais je fais la sourde oreille, avalant les deux shooters l'un après l'autre. Combien en ai-je déjà bu au cours de la dernière heure écoulée? Je me sens vraiment bien à présent. Je dirais même que je me sens sereine. Mais je n'ai jamais été saoule de ma vie, donc qu'est-ce que j'en sais? Ces shots ne doivent pas être si forts que ça. Ce n'est pas comme si c'était de la tequila.

Foutu Stayner! J'aurais dû prévoir qu'il allait faire appel aux services de Kacey pour effectuer le sale travail. Il a fait ça tout l'été. Bon, je n'ai pas vraiment de preuves pour ce soir, mais si Kacey sort une bouteille de Patrón, j'en aurai le cœur net.

Je soupire, m'appuie davantage contre le mur froid et parcours la salle du regard. Je ne sais pas exactement où nous sommes, juste que nous sommes à une fête dans la cave spacieuse d'une maison qui se trouve pas loin du campus. Une fête bien organisée, avec un DJ qui fait bouger une foule d'étudiants – certains dansent, la plupart titubent – au milieu d'une grande salle. Les ampoules ordinaires ont été remplacées par des lampes disco de couleurs et un stroboscope, ce qui fait que l'endroit ressemble plus à un club qu'à une maison. J'imagine que d'habitude des meubles occupent la pièce, mais ce soir ils ont tous disparu. Tous à l'exception de quelques tables sur lesquelles sont posés les verres en plastique pour les fûts de bière qui sont sous la table et les plateaux de ces déli-

cieux shooters dont je ne peux plus me passer. Il doit y en avoir des centaines. Des milliers. Des millions!

Bon d'accord, je crois bien que je suis saoule.

Une petite silhouette pulpeuse passe devant moi en me saluant furtivement, ce qui me fait sourire. C'est Reagan, ma nouvelle camarade de chambre et la seule personne présente, en dehors de ma sœur, à qui j'ai adressé la parole. Chaque année, un tirage au sort est organisé pour répartir les étudiants dans les résidences. Ceux de première année n'ont pas le privilège de choisir leur camarade de chambre. Même si nous venons tout juste de nous rencontrer, je suis sûre que je vais adorer Reagan. Elle est pétillante, extravertie et elle parle à cent à l'heure. C'est une artiste, en plus! Une fois nos affaires rangées, elle a réalisé une affiche pour la porte avec nos noms calligraphiés, entourés de cœurs, de fleurs et de mots tendres. J'ai trouvé ça touchant. Kacey pense au contraire que ça fait « couple de lesbiennes ».

À la minute où nous avons passé la porte de la maison, Reagan s'est éclipsée pour aller parler avec un groupe de garçons. Bien qu'elle ne soit qu'en première année, elle a l'air de connaître beaucoup de monde. Surtout des garçons. C'est elle qui nous a suggéré de venir ce soir, autrement nous nous serions rendues à l'un des nombreux événements organisés sur le campus auxquels j'avais la ferme intention de participer. Jusqu'à ce que Kacey détourne mes plans... Apparemment, il n'est pas courant pour les étudiants de vivre en dehors du campus. Si bien qu'il ne faut jamais rater ce genre de fête.

— Allez, ma puce, bois ça.

Kacey me tend une bouteille d'eau et elle ajoute :

— Je ne veux pas que tu vomisses ce soir.

Je saisis la bouteille et laisse le liquide frais inonder ma bouche, tout en m'imaginant vomir sur Kacey le reste des fajitas du souper. Ça lui servirait de leçon.

— Bon sang, Livie, arrête de me faire la tête!

La voix de Kacey prend une modulation nasillarde et dolente, signe qu'elle se sent réellement coupable. Du coup, je finis par me sentir coupable de la faire se sentir coupable...

Je soupire :

— Je ne fais pas la tête, je ne comprends simplement pas pourquoi tu tiens absolument à me faire boire.

Nos parents ont été tués par un homme ivre au volant et c'est, je crois, la raison principale pour laquelle jusqu'à présent j'ai évité l'alcool. Même Kacey n'y touche que très peu, bien que, ce soir, elle semble décidée à rattraper le temps perdu.

— Ma mission, c'est de m'assurer que tu t'amuses et que tu rencontres des gens. C'est la semaine d'intégration de ta première année à l'université. Une expérience que l'on ne vit qu'une seule fois dans sa vie. Ça exige de grandes quantités d'alcool et, au moins, une matinée passée la tête sur la cuvette de la toilette.

Je me contente de lui répondre en levant les yeux au ciel, mais je ne parviens pas à la décourager. Elle se retourne pour me faire face et m'attrape par les épaules.

— Livie, tu es ma petite sœur et je t'aime très fort. Au cours de ces sept dernières années, ta vie a été tout sauf normale. Ce soir tu vas vivre ta vie comme une fille normale et irresponsable de dix-huit ans.

— C'est illégal de boire de l'alcool à dix-huit ans, je réponds en me passant la langue sur les lèvres.

Je sais que mon argument est inutile, mais ça m'est égal.

— Ah oui! Tu as raison, dit-elle en enfouissant une main sous sa tige pour attraper quelque chose dans la poche de son short.

Elle en tire un permis de conduire.

— Voilà pourquoi, si les flics débarquent, tu t'appelles Patricia, tu as vingt et un ans et tu viens de l'Oklahoma.

J'aurais dû me douter que ma sœur avait tout prévu.

Le tempo de la musique s'accélère et mes genoux bougent en rythme.

— Tu vas bientôt danser avec moi! clame Kacey en me tendant deux shooters de plus.

Ça en fait combien? J'ai perdu le compte, et ma langue me donne de drôles de sensations. Ma sœur passe son bras autour de mon cou et me serre contre elle, nous sommes désormais joue contre joue.

— Allez, t'es prête? dit-elle en pointant l'objectif du téléphone sur nous. Je l'entends lancer un « Souris! » tandis que le flash se déclenche.

— Ça, c'est pour Stayner.

Ha! Voici la preuve!

— Santé!

Kacey trinque avec son verre en plastique contre le mien, penche la tête et boit les Jell-O shots les uns à la suite des autres.

— Oh! Des Jell-O bleus! Je reviens dans deux secondes.

Tel un berger allemand à la poursuite d'un écureuil, Kacey se lance vers un type portant un large plateau circulaire sur l'épaule, ignorant complètement toutes les têtes qu'elle fait tourner sur son passage. Entre ses cheveux rouge fauve, son visage captivant et ses formes musclées, ma sœur fait toujours tourner les têtes. Je doute qu'elle s'en rende compte, elle n'est vraiment pas du genre à se sentir mal à l'aise pour ça.

Je pousse un soupir en la regardant: je sais exactement ce qu'elle a derrière la tête. En dehors de vouloir à tout prix me faire boire, elle tente de me faire oublier ce qui me rend vraiment triste aujourd'hui: l'absence de mon père. Le jour où il aurait dû être là, celui de ma rentrée à Princeton, un rêve qui a toujours été le sien. Il était fier d'y avoir obtenu son diplôme et aspirait à ce que ses deux filles y fassent également leurs

études. La dégradation des notes de Kacey après l'accident est venue contrarier cette hypothèse, me laissant seule à pouvoir rentrer dans cette université. Je suis donc en train de réaliser son rêve – qui est devenu le mien – et il n'est pas là pour le voir.

J'inspire profondément et accepte ce que l'avenir – ou devrais-je dire, ce que les Jell-O shots – me réservent ce soir. Il est certain que je me sens beaucoup moins anxieuse que je ne l'étais au moment de franchir les portes de la maison. L'ambiance survoltée de la soirée est vraiment chouette. J'assiste à ma première fête étudiante. Je me persuade qu'il n'y a rien de mal à ça, rien de mal à être là et à passer un bon moment.

Un verre à la main, je ferme les yeux pour permettre à mon corps de ressentir le rythme de la musique. *Laisse-toi aller, amuse-toi.* Ce que Stayner me ressasse à chaque fois. Basculant la tête, je presse le bas du gobelet en plastique et l'approche de mes lèvres tout en tirant la langue pour y accueillir le mélange gluant. J'ai l'impression de m'y prendre comme une pro.

Erreur de débutante! Je n'aurais jamais dû fermer les yeux. Si je les avais gardés ouverts, je n'aurais pas eu l'air d'une pauvre fille bourrée. Et qui plus est, je l'aurais vu se diriger vers moi.

La douce saveur acidulée a tout juste atteint mes papilles qu'un bras viril m'agrippe par la taille et me décolle du mur sécurisant contre lequel j'étais appuyée. J'ouvre grand les yeux tandis que mon dos se retrouve pressé contre le torse de ce type et qu'un bras musclé s'enroule autour de mon corps. La seconde suivante – alors que mon cœur a carrément arrêté de battre – une main se saisit à la fois de mon menton et du gobelet pendu à mes lèvres, puis fait pencher ma tête en arrière, le visage en direction du plafond. J'ai tout juste le temps de sentir une odeur d'eau de Cologne musquée quand le gar-

çon se penche sur moi, sa langue vient rejoindre la mienne, virevolte, caresse l'intérieur de ma bouche, avant de faucher le Jell-O. Tout va tellement vite que je n'ai ni le temps de penser, ni de réagir, ni même de rengainer ma langue.

En une seconde, c'est fini. J'en ai le souffle coupé et tente, les genoux tremblants, de me rapprocher du mur pour m'y retenir. J'ai besoin de quelques secondes pour retrouver mes esprits, et, une fois que c'est fait, mon cerveau prend alors conscience de la clameur assourdissante qui s'élève derrière moi. Je me retourne et découvre un groupe de garçons, tous très grands et bien bâtis, vêtus de toges – drapées de façon stratégique afin de laisser entrevoir leurs abdos d'acier. Ils sont en train d'acclamer le gars de dos, comme s'il venait de remporter une victoire. Je ne peux pas voir son visage, je ne peux qu'observer ses cheveux bruns – presque noirs – et bouclés, ainsi que les muscles saillants de son dos.

Je ne sais pas combien de temps je reste plantée là, bouche bée, les yeux rivés sur eux, jusqu'à ce que l'un des garçons du groupe finisse par s'en rendre compte. Il lance un bref coup d'œil au voleur de Jell-O.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire? Je cherche des yeux la crinière rouge de ma sœur. Où est-elle? Volatilisée, me laissant seule face à... Mon souffle se coupe net lorsque j'aperçois le voleur de Jell-O qui se tourne d'un mouvement nonchalant. Enfin, il me fait face.

La langue de ce gars était dans ma bouche? Ce gars – cet immense Adonis aux cheveux bruns et bouclés, à la peau mate et doté d'un corps face auquel même une bonne sœur aveugle ne pourrait rester indifférente – avait *sa langue* dans *ma bouche*.

Oh mon Dieu! Je transpire à nouveau. Toutes ces semaines passées à faire du speed-dating n'ont servi à rien! Je sens des gouttes dégouliner entre mes omoplates tandis que ses yeux

couleur café me reluquent de haut en bas avant de s'arrêter sur mon visage. Puis, le coin de sa bouche se relève. Il m'offre un sourire narquois et arrogant.

— Pas mal.

Je ne sais ce que j'aurais pu lui dire. Mais là, qu'il se soit permis de me sortir cette phrase en affichant ce rictus prétentieux...

Je prends mon élan et lui balance un coup de poing dans la mâchoire.

Je n'ai donné de coup de poing qu'à une seule personne dans ma vie : Trent, le copain de ma sœur. Parce qu'il lui avait brisé le cœur. Ma main n'avait guéri qu'au bout de deux semaines. Depuis, Trent m'a appris à cogner en enroulant les pouces par-dessus les articulations des doigts et en inclinant le poignet vers le bas.

À présent, j'adore Trent.

J'entends les hurlements de rire autour de nous lorsque le voleur de Jell-O passe sa main sur sa mâchoire en faisant la grimace et en la faisant bouger dans un sens, puis dans l'autre. Je sais que je lui ai fait mal. Si je n'étais pas aussi abasourdie par le souvenir de sa langue dans ma bouche, je lui aurais probablement décroché un large sourire satisfait. Il l'a mérité. Il ne s'est pas contenté de voler mon shooter à la gelée : il m'a volé mon premier baiser.

Il fait un pas vers moi et je recule machinalement pour me retrouver encore une fois collée contre le mur. Un sourire rusé se dessine sur son visage, il sait que je suis piégée et l'idée lui plaît. Pour combler l'espace qui nous sépare, il pose ses mains contre le mur de chaque côté de mon visage, ses bras musclés m'encadrent. Soudain, je ne parviens plus à respirer. C'est asphyxiant. Je cherche ma sœur du regard, mais je ne vois que de la chair et du muscle. Je ne sais plus où porter mon regard, car, où que ce soit, il est là. Finalement, je me

risque à lever les yeux vers son visage. Des yeux électriques, aussi noirs que la nuit, me regardent fixement. Mon estomac fait plusieurs soubresauts.

— Sacré coup droit pour une...

Sa main se rapproche de mon bras. Son pouce effleure mon biceps.

— ... fille.

Un frisson me parcourt et une image fait irruption dans ma tête, celle d'un lapin tremblotant pris au piège. Il penche la tête et je perçois de la curiosité dans son regard.

— T'es du genre timide, mais tu n'hésites pas à frapper.

Il marque une pause, puis il affiche à nouveau un sourire arrogant.

— Désolé, je n'ai pas pu m'en empêcher. Tu avais l'air de tellement apprécier ce shooter. C'était trop tentant, il fallait que je le goûte aussi.

En déglutissant, je parviens à dégager mes bras et à les poser sur ma poitrine. La voix toute tremblante, j'articule :

— Et alors ?

Son sourire s'élargit et ses yeux fixent ma bouche si longtemps que j'en conclus que je ne vais pas obtenir de réponse de sa part. En fait, si. Il finit par répondre, après avoir passé la langue sur sa lèvre inférieure.

— J'aimerais bien remettre ça. T'es prête ?

Instinctivement, mon corps se colle encore plus contre le mur, comme si je tentais de m'y incruster afin de fuir ce type et ses intentions obscènes.

— Bon, ça suffit !

Une vague de soulagement m'envahit dès que je sens de délicates mains se glisser entre nous, puis atterrir contre le torse nu du voleur de Jell-O pour le repousser. Il se soumet et recule lentement, les bras en l'air, comme s'il déposait les armes. Il se retourne et rejoint ses amis.

— Quelle entrée en matière, Livie! Je pense que cet incident te permettra de ne plus avoir Stayner sur le dos pendant un bon bout de temps, annonce Kacey, presque incapable d'articuler les mots tellement elle rigole. Elle est morte de rire!

— C'est pas drôle, Kacey! Ce type m'a *forcée* à l'embrasser!

Elle lève les yeux au ciel mais, au bout d'un long moment, elle laisse échapper un soupir.

— C'est vrai, tu as raison.

En passant son bras par-dessus le groupe, elle pince le bras du type sans aucune hésitation.

— Hé, toi!

Il se tourne vers nous, l'air renfrogné, articulant silencieusement un « Putain » tout en se frottant le bras. Son agacement ne dure que quelques secondes, juste le temps de croiser le regard furieux de Kacey. Ou, plus exactement, son visage et son corps. Alors, ce stupide sourire en coin refait son apparition. Quelle surprise!

— Si jamais tu lui refais ça, je viendrai me glisser dans ta chambre pour t'arracher les couilles dans ton sommeil, c'est clair? le prévient-elle en le menaçant du doigt.

Généralement, les menaces de ma sœur impliquent toujours la mutilation des testicules.

Le voleur de Jell-O ne répond pas tout de suite. Il se contente de la fixer. Elle ne baisse pas les yeux, totalement imperturbable. Puis son regard vacille dans un mouvement de va-et-vient, d'elle à moi.

— Vous êtes frangines? Vous vous ressemblez.

On nous le dit très souvent, je ne suis donc pas surprise, même si moi je ne m'en rends pas compte. Nous avons les mêmes yeux clairs et la même peau très blanche. En revanche, j'ai les cheveux noirs de jais et je suis plus grande que Kacey.